



Volume 43, Number 2, juin 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400312ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400312ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bender, K. (1987). Review of [STRAWSON, P.F., *Analyse et métaphysique*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(2), 273–274. <https://doi.org/10.7202/400312ar>

P.F. STRAWSON, *Analyse et métaphysique*. Coll. « Problèmes et controverses ». Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1985 (21.5 × 13.5 cm), 149 pages.

Ce texte publié en 1985 chez Vrin est en fait une série de leçons que le philosophe anglais dispensa au Collège de France en mars 1985. Strawson connu pour son rejet de la théorie russellienne des descriptions — « On Referring » in : *Mind*, 59, 1950 — et pour son grand texte *Individuals* publié à Londres en 1959, s'inscrit nettement dans la tradition philosophique anglo-saxonne. Aussi, à travers ces 9 conférences, sommes-nous constamment interpellés par un ensemble de thèmes liés traditionnellement au champ de la philosophie analytique. Prenant pour arrière-plan la division séculaire de la philosophie, Strawson s'efforce de donner une définition adéquate de la philosophie analytique ; il écarte, tour à tour, la réflexion contemporaine dans une perspective purement morale, l'image de la géographie conceptuelle, l'analogie thérapeutique due au Wittgenstein des *Investigations*, mais retient l'analogie grammaticale, la pratique automatique de la grammaire n'étant pas l'explicitation théorique de cette même grammaire. Analogiquement, utiliser un système de concepts n'implique pas nécessairement l'explicitation du dit système. En conséquence, opposant théorie et praxis de l'Univers conceptuel — c'est-à-dire description et usage — il pose que la tâche de la philosophie est de circonscrire adéquatement la face théorique du système conceptuel et dans cet objectif il retient le modèle « connectif » — modèle qui traite plus spécifiquement du relationnel entre concepts que du définitionnel.

Si l'option réductionniste, atomiste au sens absolu du terme, est considérée peu plausible, dans la mesure où les concepts de base sont particulièrement ardu à cerner descriptivement, en revanche l'option du modèle connectif — c'est-à-dire le réseau de connexions conceptuelles — comme modèle alternatif est conservée en ce que d'une part la description des rapports entre concepts est en un sens définitionnelle et d'autre part en ce que le scepticisme face à la définition du « concept de base » peut être maintenu.

Par la suite, il présente une définition de l'analyste anglais G.E. Moore, définition qu'il tire du texte « Some Main Problems of Philosophy » (1953), qui stipule que la philosophie est une description argumentative de l'Univers. Dans une même foulée théorique, Strawson comparant sa propre définition à celle de Moore,

analyse brièvement les rapports entre logique, ontologie, épistémologie et système conceptuel. Relativement à la question des concepts fondamentaux, il présente une vision critique de la pensée quinienne en regard de la notation canonique en logique formelle, notation perçue comme similaire aux catégories, aux concepts fondamentaux.

À travers le registre épistémologique, il présente le principe central de l'empirisme et sa critique kantienne en regard du dualisme sujet/réalité objective. Dans un même ordre d'idées, Strawson élabore la question de l'expérience sensible du monde matériel dans le cadre spatio-temporel prenant en compte les axes et les questionnements d'une telle expérience : référence objective, « sense-perception », dépendance causale limitée par rapport au monde, le subjectif du perceptuel. Relativement au rapport sujet/objet, il présente la thèse internaliste et la thèse de l'extériorité, décrivant leurs effets théoriques en philosophie de l'esprit et de l'action. Suite à ces questions, il aborde les concepts de vérité, de signification et de connaissance en regard des énoncés de croyance, c'est-à-dire la correspondance mot/monde. À travers le cadre de l'expérience sensible, il considère le thème de la causalité et de l'explication causale dans une optique descriptive. Exposant la vision humienne — que Kant a critiquée — où entre autres les vérités causales générales ne sont pas des généralisations des exemples individuels de la causalité (p. 115), il établit sa propre version de ce qu'est la causalité en faisant intervenir les notions fondamentales d'action mécanique et de force physique comme modèle de l'explicatif. Il dira que la recherche des théories causales générales tend à être une recherche des modes d'action et de réaction qui ne sont pas perceptibles, du moins au niveau ordinaire de l'observation, mais que nous trouvons intelligibles parce que nous y pensons par analogie avec ces modes d'action et de réaction que l'expérience présente à notre observation ordinaire... (p. 122). À sa dernière conférence, le philosophe présente une version critique de 2 thèses de Spinoza relatives à la nécessité et au libre-arbitre, en contestant la vision de Spinoza selon laquelle la connaissance des causes de la conduite humaine étioletrait un ensemble d'attitudes et de sentiments.

En général, ces leçons possèdent un certain fil conducteur ne serait-ce que par la méthode analytique et la pertinence des points de vue que Strawson introduit et développe dans une optique double : théorique et pratique. Aussi, l'objectif

principal de la démonstration de l'interdépendance entre les champs proprement philosophiques : ontologie, épistémologie et logique est-il amplement atteint.

Karl BENDER

Robert M. AUGROS et George N. STANCIU, **The New Story of Science**, Lake Bluff, Illinois, Gateway Éditions, 1984 (18 × 10 cm), 234 pp. (épuisé). À paraître chez Bantam Press, en livre de poche en janvier 1987.

Robert AUGROS et George N. STANCIU, **La Nouvelle Histoire de la science**. Traduit par George ALLAIRE, avec la collaboration de Serge TISSEUR. Sainte-Foy, Québec, Les éditions Le Griffon d'argile, collection Philosophie, 1986 (21 × 14 cm), 137 pp.

Dissipons d'emblée toute équivoque : *La Nouvelle Histoire de la science* n'est pas un nouveau résumé d'histoire des sciences. Histoire, dans ce livre, veut dire vision du monde. C'est ce « à partir de quoi tout le restant est compris et évalué », c'est ce qui « façonne les attitudes culturelles, met de l'ordre dans le savoir, commande une méthodologie et oriente l'éducation » (p. 1). Ainsi, l'Histoire de la science, c'est la « sagesse » sur la nature et sur l'homme suggérée par la science, le regard d'ensemble jeté sur le cosmos à partir du point de vue scientifique.

La Vieille Histoire, dans ce livre, c'est celle qui depuis la Renaissance a fini par prévaloir dans notre culture. Que raconte-t-elle, cette Histoire ? Que seule existe la matière. Tout s'explique en fonction d'elle. La liberté n'est donc qu'une illusion et il n'y a pas de finalité dans les êtres naturels. L'esprit n'est qu'un sous-produit de l'activité du cerveau. Dieu n'existe pas. Quant à la beauté, elle est d'origine purement subjective. Pour ce qui est de la connaissance de la vérité sur le monde, c'est une impossibilité. Mais une chose est sûre : le passé et la tradition ne peuvent être à l'origine d'aucun progrès.

Comme alternative à cette Vieille Histoire, Robert Augros et George Stanciu, respectivement philosophe et physicien, tentent de dégager de la science du vingtième siècle — ou du moins de la physique de la Relativité et des Quanta, des récentes découvertes de la neuroscience et de la psychologie humaniste — l'ébauche d'une Nouvelle

Histoire qui raconte que l'esprit existe aussi, que Dieu existe, etc. (i.e. tout le contraire de ce que racontait la Vieille Histoire).

Le premier épisode mettant aux prises les deux Histoires rivales se déroule sur le terrain de la matière. Il décrit le renversement de l'ancien régime (le système newtonien) par l'ordre nouveau instauré par Einstein, Bohr et Heisenberg. Chassant l'espace et le temps absolus de l'univers de la physique, la Relativité spéciale et, plus encore, la mécanique quantique, donnent un rôle central à l'observateur. Le simple témoin de l'ancien régime est promu au rang de participant. On ne peut plus dès lors formuler les lois de la physique sans se référer à sa conscience participante. Il y a là de quoi convaincre les physiciens et tous les esprits forts qui ne s'en laissent imposer que par les sciences exactes qu'il faut accorder à l'esprit sa place parmi les réalités fondamentales de la nature.

Au deuxième épisode de cet affrontement des deux Histoires, l'esprit entre directement en scène. Il ne vient plus, comme dans la Vieille Histoire, du cerveau, comme simple émanation de la matière. Les découvertes des grands neurophysiologues (Wilder Penfield, John C. Eccles, Roger Sperry) sur le cerveau et son fonctionnement mettent extraordinairement en évidence comment, même si « le contenu de la conscience dépend en grande partie de l'activité neuronale, la conscience de ce qui se passe n'en dépend pas. » (Penfield, *Le système de l'esprit*, 1975, cité p. 20) La machine neuronale ne peut rendre compte de l'unité de notre expérience consciente. À prendre connaissance des fascinantes observations et expériences qui ont amené à ces conclusions ce scientifique ayant débuté sa carrière avec l'intention de prouver que le cerveau explique l'esprit, on partage son émotion « de découvrir que l'homme de science aussi peut légitimement croire en l'existence de l'esprit. » (Penfield, cité p. 24)

Cet esprit humain se voit impliqué dans le conflit de deux Histoires sur la beauté (chapitre 3). Les hérauts de la première (la Vieille) sont Descartes, Spinoza, Darwin et Freud. Ils proclament que le sentiment de la beauté dépend manifestement de la nature de l'esprit humain. Il en découle 1° que la beauté ne peut pas être évoquée dans un argument à caractère scientifique pour apprendre la vérité sur la nature et 2° que les arts, dans leur recherche de la beauté, ne peuvent rien avoir en commun avec les sciences : celles-ci